

Henry Miller

Parue en 1938 dans le recueil *Max et les Phagocytes*, *Via Dieppe-Newhaven* est une nouvelle que Miller a écrite alors qu'il séjourne à Clichy, et vient de se séparer de sa femme. Comme il le dit lui-même, il éprouve soudain le besoin impérieux d'entendre parler sa langue natale, de se replonger dans un univers anglophone. Et, pour un Parisien, le chemin le plus court, le plus direct, et le moins cher pour se rendre en Angleterre, c'est via Dieppe-Newhaven.

Miller nous fait vivre une traversée de nuit, telle qu'on pouvait en connaître avant l'apparition des car-ferries. Les car-ferries ont tout changé. À quelques exceptions près, les touristes évitent la traversée de nuit. Sur le ferry de nuit, on ne trouve guère que des chauffeurs routiers avec leurs semi-remorques, des commerçants et artisans, parfois des déménageurs, bref des gens qui profitent de la traversée pour se reposer dans leur cabine ou prendre une douche. Car il est bien éloigné le temps où les chauffeurs prenaient le temps de dîner dans un restaurant routier et de passer la nuit à l'hôtel, comme Jean Gabin dans *Gas Oil* ! À supposer qu'ils parlent français ou anglais (et c'est loin d'être le cas), les chauffeurs ont rarement envie de passer la nuit à bavarder avec des inconnus. Au temps des paquebots, on rencontrait sur le bateau des inconnus, et précisément parce que l'on ne connaissait pas, et que l'on n'allait sans doute jamais se revoir, on se faisait des confidences, on se dévoilait. Car la nuit, en mer, exerce une magie qui favorise les contacts. Ceux qui ont servi dans la Marine peuvent en témoigner : la veille de nuit abolit les différences d'âge, de milieu, et même dans une certaine mesure, de grade, qui réapparaissent lorsque le jour se lève. C'est ainsi que Miller fait la connaissance d'un jeune Anglais qui retourne au pays après avoir été berger en Australie, assigné à la castration des moutons. Comme Miller a dépensé au bar le peu d'argent qu'il avait sur lui, il doit s'expliquer arrivé à Newhaven avec les officiers de l'immigration. Sa situation est plutôt embrouillée : il n'a plus dans ses poches que quelques pièces de monnaie, n'a pas de compte en banque, vient d'être licencié de son emploi de correcteur à l'édition parisienne de *The Herald Tribune*, affirme que l'ami qui l'héberge peut lui envoyer l'argent nécessaire à son séjour, parle du livre qu'il vient d'écrire, *Tropique du Cancer* (vous écrivez des livres de médecine, Monsieur Miller ?). En conséquence, il n'est pas admis à entrer sur le territoire britannique, et doit repartir par le ferry du matin. Il passera le reste de la nuit en compagnie d'un constable¹ qui se révèle un homme charmant et cultivé, amateur de littérature. On sera étonné de l'enchantement qui surprend Miller lorsqu'il quitte l'Angleterre, en découvrant Newhaven au petit matin, un joyau inséré dans l'albâtre des falaises, et amusé de le voir retrouver la France avec bonheur. Cette courte nouvelle (30 pages) peut sans doute être lue à plusieurs niveaux. D'aucuns se sont livrés à partir de ce récit largement autobiographique à des interprétations savantes aux confins de l'hermétisme. Nous y voyons avant tout un condensé de l'humour et du talent de conteur de Henry Miller.

1 Agent de la police britannique, parfois surnommé Bobby, que l'on peut comparer à un gardien de la paix.

